



**HAL**  
open science

## Itinéraires d'une sociologie liquide

Simon Tabet

► **To cite this version:**

Simon Tabet. Itinéraires d'une sociologie liquide. Socio - La nouvelle revue des sciences sociales, 2017, Zygmunt Bauman, critique de la modernité, 8, 10.4000/socio.2704 . hal-01565601

**HAL Id: hal-01565601**

**<https://hal.science/hal-01565601>**

Submitted on 25 Jul 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

# Itinéraires d'une sociologie liquide

---

Simon TABET

Le 9 janvier 2017, le penseur anglo-polonais Zygmunt Bauman s'est éteint à l'âge de 91 ans. Reconnu dans le monde entier comme un penseur de premier rang, il a pourtant peu été étudié, enseigné ou discuté dans l'espace intellectuel français. Il a donné son nom à un centre de recherches (The Bauman Institute at Leeds University) et reçu plusieurs prix internationaux de sociologie (Adorno, Amalfi, Asturias), sa relative discrétion française interroge. Cet article a pour point de départ ce paradoxe et propose ainsi une brève comparaison transnationale de ses réceptions, afin d'éclairer en creux les enjeux de l'œuvre.

Au premier rang des facteurs explicatifs d'un tel déséquilibre, on peut bien sûr évoquer l'interdisciplinarité et l'hybridité du travail intellectuel de Bauman, lesquelles se sont rapidement heurtées à la rigueur et aux segmentations du système académique, notamment français. Sa pensée multiforme, qui emprunte à la sociologie, à la philosophie ou encore à la littérature, s'est fixée ces dernières décennies sur la métaphore de la « modernité liquide », dont il s'agit ici d'explicitier à la fois la notoriété mondiale et

les fondements théoriques. Notre objectif est ainsi de cerner les grandes étapes d'un parcours intellectuel long de soixante ans et riche de plus de cinquante ouvrages, et de fournir des outils d'analyse pour appréhender cette œuvre inclassable<sup>1</sup>. Au terme d'un périple autant biographique qu'intellectuel, une mise en perspective clarificatrice à destination du lectorat francophone semblait en effet nécessaire.

Né en 1925 à Poznan, en Pologne, dans une famille juive et pauvre, Zygmunt Bauman est forcé à l'exil en septembre 1939 pour fuir le nazisme. Sa famille se réfugie alors en URSS, où Bauman s'engage dans l'armée polonaise exilée, à l'âge de 18 ans, en 1943. Blessé, il participe à la prise de Berlin en mai 1945, au côté de l'Armée rouge. Il est alors nommé capitaine dans l'armée polonaise et collabore activement, de 1944 à 1947, avec les services secrets de renseignements de son pays. Il reprend en parallèle des études de sociologie à l'Académie de sciences sociales de Varsovie, où il rencontre en 1948 sa future femme, Janina Lewinson, rescapée du ghetto de Varsovie. Il devient ensuite membre du Parti ouvrier unifié polonais (parti communiste au pouvoir) en 1951, et en reste un fervent serviteur malgré son éviction de l'armée polonaise en 1953 lors des purges staliniennes antisémites.

Il se consacre alors à sa carrière de sociologue, qu'il commence en 1954 en qualité de doctorant et maître de conférences à la faculté de sciences sociales de l'université de Varsovie. Zygmunt Bauman devient l'un des principaux éditeurs de la revue *Études sociologiques* (en langue polonaise), et son activité intellectuelle s'inscrit pleinement dans le marxisme hétérodoxe – critique du gouvernement polonais – de « l'école de Varsovie ». Il y acquiert une place de renom, concrétisée par sa nomination en 1964 à la chaire de sociologie générale et son élection en 1966 à la tête du comité exécutif de l'Association polonaise de sociologie. Durant toute cette période, il reste fidèle à l'idéal communiste, quoique de plus en plus critique, jusqu'à sa double éviction du Parti et de l'Université en 1968.

Officiellement, le pouvoir polonais a destitué Zygmunt Bauman de son poste universitaire et de son statut de membre du Parti pour avoir « corrompu la jeunesse polonaise » et avoir fomenté « la révolte étudiante

1. Pour une étude plus importante en la matière, voir Tabet (2014).

contre le Parti ». L'antisémitisme virulent du gouvernement de l'époque ne laisse pourtant pas de doutes sur la nature de cette éviction. Interdit d'exercer son métier en Pologne, il s'exile d'abord en Israël et enseigne très brièvement à Tel-Aviv, avant de s'installer définitivement à l'université de Leeds au Royaume-Uni en 1971. Il enseigne alors dans le département de sociologie jusqu'à sa retraite, en 1990, et s'installe dans la banlieue nord de Leeds, qu'il ne quittera plus.

## **Modernité, postmodernité et diffusion « scientifique »**

La production sociologique de Zygmunt Bauman débute en Pologne, en 1957. De nombreux articles et plusieurs ouvrages, tous rédigés en polonais, constituent une première partie de l'œuvre, qui n'a que très rarement été étudiée et commentée<sup>2</sup>. Ce n'est qu'en 1972, avec la publication en anglais de sa thèse (Bauman, 1972), que commence l'œuvre anglophone de l'auteur : celle-ci sera suivie de la parution de cinq ouvrages au cours de la première décennie d'écriture (1972-1982), destinés à définir un programme sociologique ambitieux. À partir d'une réflexion sur l'expérience et l'utopie socialistes, ainsi que sur la notion de transformation politique à travers des auteurs comme Antonio Gramsci ou Charles Wright Mills, Bauman dessine les contours d'une sociologie qu'il veut critique et émancipatrice.

La seconde décennie d'écriture (1987-1997) représente quant à elle le nœud théorique de la sociologie de Bauman. L'absence de publications entre 1982 et 1987 dénote d'abord une transition dans son travail : il semble abandonner sa tentative de redéfinition normative d'un idéal socialiste pour se dédier à la critique des grands modèles sociopolitiques historiques du point de vue de l'émancipation des sociétés. Bauman s'applique ainsi à lui-même la transformation de l'autorité des intellectuels qu'il constate dans son premier ouvrage internationalement reconnu, *Legislators and Interpreters* (Bauman, 1987). 1987 est donc une date fondatrice : c'est d'une part

**2.** Le seul ouvrage anglophone à évoquer cette période est Tester et Jacobsen (2006). Nous ne traitons cette période ni dans l'article présent ni dans la bibliographie attenante.

le début de sa carrière internationale – il sera lu et commenté dans tout le monde anglophone à partir des années 1990 – et d'autre part les débuts de la reconfiguration formelle de sa sociologie, qui prendra plus tard les contours de sa sociologie liquide. Ce livre est également le premier d'une trilogie éditoriale (Bauman, 1989, 1991), qui constitue une charge contre les dérives d'un État planificateur et architecte tout-puissant. Dennis Smith, dans un article intitulé « Zygmunt Bauman: How to Be a Successful Outsider » (Smith, 1998), montre bien les liens entre la biographie de l'auteur et le propos théorique de cette trilogie : dissident en Europe de l'Est, anticonsumériste en Europe de l'Ouest, sensible à la place symbolique des juifs dans la modernité – sa femme, rescapée du ghetto de Varsovie, publie dans ces années deux romans autobiographiques (Bauman, J. 1986, 1988) –, Bauman apparaît particulièrement apte à cerner les ambitions totalisantes de la modernité.

Le deuxième volume de cette trilogie, *Modernité et Holocauste*, a suscité de telles polémiques à travers le monde, dès sa sortie et tout au long des années 1990, qu'il en est venu à représenter l'ensemble de cette critique. Le Royaume-Uni, lieu de publication de tous les ouvrages de Bauman depuis 1972, ne connut pas de vives controverses, sûrement du fait de l'éloignement historique du phénomène d'extermination de masse. Ce ne fut pas le cas de l'Allemagne, ou encore d'Israël : la publication de *Modernité et Holocauste* entérina des relations tendues entre le sociologue et l'État hébreu, qui étaient déjà latentes (comme on le verra dans l'entretien qui suit le présent article). Dans l'espace intellectuel germanique, le livre a pris une ampleur dès sa parution : le titre choisi pour la traduction allemande est *Dialektik der Ordnung*<sup>3</sup> (littéralement *La dialectique de l'ordre*, avec pour sous-titre *Die Moderne und der Holocaust*), en référence, bien sûr, au titre original de l'ouvrage de Theodor Adorno et Max Horkheimer, *Dialektik der Aufklärung*, lui-même traduit en français par *Dialectique de la raison*. Il s'agit d'un livre important, dont la portée théorique peut être comparée à celle du célèbre ouvrage emblématique de l'école de Francfort. *Modernité et Holocauste* s'insère en fait dans un débat déjà passionné au sein de la sphère intellectuelle allemande, qui porte notamment sur l'historiographie de la

3. L'ouvrage est publié dès 1992 aux éditions Europäische Verlagsanstalt de Hambourg.

création de la nation allemande. Connue rétrospectivement sous le nom d'*Historikerstreit* (querelle des historiens), celle-ci porte sur la spécificité du parcours historique allemand (la thèse du *Sonderweg*) et sur la singularité de l'extermination des Juifs au sein de ce mouvement historique. Un article de Hans Joas, intitulé « Bauman in Germany » (Joas, 1998), nous permet de mesurer l'intensité de ces débats dans la société allemande du début des années 1990, comparant ainsi le sort réservé au sociologue à celui qu'a connu Hannah Arendt lors de la sortie de son livre sur Eichmann...

Il faudra ensuite attendre dix ans pour voir la publication, en France, de cet ouvrage : *Modernité et Holocauste* paraît en 2002 dans la toute jeune maison d'édition La Fabrique, créée quatre ans plus tôt. C'est donc au sein d'un catalogue dont la ligne éditoriale est explicitement radicale que paraît le premier ouvrage majeur de Bauman en français. En réalité, cette publication doit beaucoup à la figure de l'historien français Enzo Traverso, membre du comité éditorial de La Fabrique depuis sa création en 1998 jusqu'à 2008. S'intéressant aux notions d'intellectuel, d'exil et de judéité, c'est naturellement qu'il prête attention à la figure de Bauman, qu'il cite volontiers mais sur lequel il n'a pourtant jamais publié de texte majeur<sup>4</sup>. En outre, l'intérêt d'Enzo Traverso pour Bauman est amplifié par les travaux qu'il mène lui-même dans ces années et qui aboutiront à la publication, également en 2002 à La Fabrique, de *La violence nazie. Une généalogie européenne*. Le cas d'Enzo Traverso reste pourtant isolé : très peu de penseurs français se réfèrent à cette période de l'œuvre de Bauman.

À travers l'engouement européen suscité par cette étude sur l'holocauste, Bauman est donc considéré – qu'il soit célébré ou décrié –, au sein des espaces intellectuels britannique, germanique et d'Europe centrale, comme un « critique du projet moderne ». Cette renommée internationale intervient ainsi à partir de 1990 – Bauman a alors 65 ans –, de manière exactement concomitante à sa retraite académique : il connaîtra ainsi le succès en dehors de tout académisme, du monde universitaire et de ses segmentations disciplinaires, ce qui influera grandement sur son écriture.

**4.** Le seul texte qu'Enzo Traverso ait consacré à Bauman est en fait une postface à la seconde édition de *Modernité et Holocauste*, publiée par les éditions belges Complexe en 2008 (Traverso, 2008).

De plus, si c'est bien la question de la modernité qui prévaut dans sa trilogie fondatrice, ce concept est toujours associé à celui de postmodernité : le second est explicité en miroir du premier. De fait, les années 1990 sont donc celles de l'ascension de Bauman sur la scène intellectuelle internationale, laquelle est due autant à sa critique de la modernité qu'à sa formulation du concept de postmodernité. Ainsi, l'éditeur historique du sociologue en anglais, Polity Press<sup>5</sup>, le qualifie de « sociologue de la postmodernité » sur la quatrième de couverture de tous les ouvrages de ces années. Deux parutions importantes permettent de mesurer l'intérêt croissant du monde académique anglophone pour l'auteur : d'une part la parution du tout premier ouvrage de commentaires consacré à l'œuvre de Bauman, sous la forme d'un recueil d'articles « en hommage » au sociologue (Kilminster et Varcoe, 1996); d'autre part celle d'un dossier spécial de la revue britannique *Theory, Culture & Society* (TCS, 1998). Ces deux initiatives ont été coordonnées par les anciens collègues de Zygmunt Bauman à l'université de Leeds, Ian Varcoe et Richard Kilminster : alors que l'ouvrage centre ses analyses sur la notion de modernité, le dossier revient notamment sur des aspects biographiques et intellectuels. En revanche, cette double publication n'évoque, et avec une sorte de décalage, que très peu l'aspect postmoderne du travail du sociologue.

L'institutionnalisation intellectuelle de l'œuvre proprement postmoderne de Bauman n'intervient en fait qu'au tournant des années 2000, avec la parution de trois ouvrages de commentaires qui constituent aujourd'hui un socle incontournable de connaissances sur l'auteur (Smith, 1999; Beilharz, 2000; Tester, 2001). Les trois auteurs de ces ouvrages ont constitué autant de vecteurs de diffusion de l'œuvre du sociologue dans le monde anglophone : Peter Beilharz, par exemple, a publié, outre son ouvrage de 2000, un *Bauman Reader* (Beilharz, 2001), une somme de quatre volumes recueillant des textes de et sur Bauman (Beilharz, 2002), ainsi que de nombreux articles de l'auteur lui-même dans la revue australienne *Thesis Eleven*, qu'il a dirigée de 2002 à 2014. Ainsi, ces partenaires de pensée ont servi de véritables relais internationaux pour l'œuvre de Bauman, épaulés

**5.** Maison d'édition cofondée par Anthony Giddens, David Held et John B. Thompson en 1985, ayant publié la quasi-totalité des ouvrages de Bauman depuis 1987.

par des institutions éditoriales telles que Sage Publications (éditeurs, entre autres, de *Theory, Culture & Society* et de *Thesis Eleven*), véritable multinationale de l'édition en sciences humaines, de Los Angeles à Singapour en passant par Londres et New Delhi.

La fin des années 1990 marque ainsi une autre étape majeure de ce parcours. Tout d'abord, c'est au moment où Bauman décide d'abandonner le terme de postmodernité que sa sociologie de la postmodernité se diffuse ; en effet, à partir de 1998, l'auteur lui préférera le concept de modernité « liquide ». Ce décalage temporel, nécessairement induit par le temps de la réception, révèle néanmoins quelque chose de plus profond : il y a dans le développement théorique de la postmodernité par Bauman une sorte de prise de position scientifique, dans la mesure où son interprétation peut être comparée à d'autres acceptions du même terme, acceptions qui se sont justement multipliées au cours des années 1990. En outre, les ouvrages de cette période répondent aux caractéristiques d'une certaine « scientificité » : cohérence entre ambition philosophique et recherches exposées, ouvrages théoriques importants, explicitations des références utilisées, utilisation de productions scientifiques récentes et originales... Ces deux facteurs, terme commun et forme académique, conduisent ainsi à une réception « scientifique » de la période postmoderne de son œuvre dans le monde anglophone, qui se traduira par une profusion d'articles, de dossiers et d'ouvrages de commentaires. De manière schématique, on peut dire que la décennie 1996-2006<sup>6</sup> représente cette réception classique, avec pour cœur théorique le couple modernité-postmodernité, agrémenté de la référence au changement sémantique opéré au tournant des années 2000. Durant cette période, la modernité liquide, bien qu'abondamment citée par les commentateurs, n'est considérée que comme un terme remplaçant celui de postmodernité : c'est sa vision spécifique des projets moderne et postmoderne, en lien avec son parcours biographique et intellectuel, qui a donc fait la fortune « scientifique » de l'auteur. Enfin, il faut insister sur le fait que la diffusion de cette partie de l'œuvre de Bauman est un phénomène

**6.** 2006 correspond en effet à la date de publication du volume 155 de *The Polish Sociological Review*, entièrement dédié au parcours intellectuel de l'auteur, et ainsi dernier « dossier » lié aux enjeux de l'exil.



proprement anglophone, bien qu'elle ait des répercussions en Pologne, pour des raisons historiques, et en Allemagne en raison des circonstances évoquées précédemment. Les espaces intellectuels italien, espagnol et, plus encore français sont absents de ce processus : ils connaissent une sorte de « vide » entre *Modernité et Holocauste* et la théorisation de la modernité liquide.

## Zygmunt Bauman et la France : un rendez-vous manqué ?

Chronologiquement, le premier livre de Bauman publié en français est *Le coût humain de la mondialisation*, en 1999 dans une collection dirigée par Joël Roman aux éditions Hachette, seulement un an après sa publication originale. Cette première traduction semble déclencher un fort intérêt chez Jacqueline Chambon, fondatrice en 1987 des éditions du même nom, qui publiera de 2003 à 2008 une traduction d'ouvrage de Bauman par an. Il est intéressant de noter que c'est au sein d'une maison d'édition relativement petite, et spécialisée en premier lieu dans la littérature étrangère et la critique d'art, qu'est publié l'essentiel de l'œuvre du sociologue disponible en français. Il paraît en effet inconcevable, au vu de la notoriété internationale du sociologue, que ce ne soit pas une maison d'édition majeure en sciences humaines (équivalente à ce que représente Polity Press pour le monde anglophone) qui ait entrepris cette publication. Notons aussi la grande diversité des éditeurs de Bauman en France, après que le mouvement initié par Jacqueline Chambon ne s'essouffle : après La Fabrique (2002), il y aura Payot et Rivages (2006), Le Seuil (2007), Climats (2009), L'Herne (2010) et enfin Armand Colin (2014). Cet éclectisme d'éditeurs, qui ne publient à chaque fois qu'un seul ouvrage, indique une réelle difficulté de réception de l'œuvre de Bauman dans le champ sociologique français.

Se dégage donc le tableau suivant de la situation éditoriale française : au lendemain du tournant liquide de l'œuvre de Bauman (1998), plusieurs éditeurs s'intéressent de près à son travail, en privilégiant la traduction des titres de la période liquide – les plus récents. Seuls trois ouvrages des périodes précédentes seront publiés en français, vraisemblablement pour « rattraper le retard » et rendre accessibles des textes majeurs, incontournables et fondateurs de l'œuvre. Ces trois publications – *La Vie en miettes* et les deux tomes de la trilogie moderne – ne font cependant pas œuvre, dans

la mesure où elles ne s'insèrent pas dans un continuum à la fois éditorial et intellectuel : l'isolement de ces textes en fait autant d'interventions sur trois thèmes différents (l'éthique, l'holocauste et le rôle des intellectuels), alors que nous avons vu qu'ils occupaient une place centrale dans le développement de la pensée de l'auteur. Le sentiment d'éclectisme, prégnant dans la réception contemporaine de l'œuvre de Bauman, est ainsi renforcé par cette politique éditoriale « préliquide ». En outre, il convient de noter l'évitement quasi systématique du concept de postmodernité dans les choix éditoriaux effectués, alors que la notoriété internationale de l'auteur est précisément fondée sur sa contribution à l'élaboration théorique de ce terme. Avec ce rendez-vous manqué entre l'œuvre postmoderne de Bauman et l'espace intellectuel français, c'est donc d'une certaine scientificité que se coupe la réception française du sociologue. Effectivement, le changement sémantique postmodernité / modernité liquide provoque un intérêt croissant en France, notamment à cause de la forme imagée, littéraire et légère que revêt désormais l'œuvre. En lieu et place des dossiers de revues, des ouvrages ou des articles de commentaires de l'œuvre, qui circulent dans le monde anglophone en lien avec les publications de l'auteur, on ne trouve dans le paysage français que des entretiens, de rares interventions de l'auteur lui-même et quelques articles scientifiques. La quantité de commentaires français est ainsi très faible comparativement aux autres pays, mais il y a surtout une nette surreprésentation de l'auteur dans les médias (journaux, magazines, radio) par rapport à son existence scientifique. Le cas de Bauman semble en effet unique, étrange, et il interroge : de nombreux journalistes ou commentateurs le présentent en France comme « l'un des sociologues les plus influents », alors même que sa légitimité intellectuelle n'y est absolument pas fondée dans le monde académique.

On assiste en fait à trois réceptions bien différenciées de l'œuvre de Zygmunt Bauman en France : para-académique, médiatique et politique. La première est donc restreinte, et se limite presque essentiellement aux efforts de la revue *Esprit* : en décembre 2002, paraît un des premiers articles consacré au sociologue dans le champ des revues de fonds. Un an après les attentats du 11 septembre 2001 et trois ans après la parution française du premier ouvrage de Bauman (sur les conséquences de la mondialisation), *Esprit*, qui est une revue de qualité mais ne se présente pas comme proprement scientifique, publie ainsi un premier article de l'auteur dans

un dossier consacré à « l'État face à la demande de sécurité » (Bauman, 2002*b*). Un second article sera publié, onze mois plus tard, sur le même thème et dans la même revue (Bauman, 2003*c*) : à eux deux ils constituent l'ensemble des articles scientifiques publiés par le sociologue en langue française, à une exception près (voir 1992*c*). Cet intérêt de la revue *Esprit* pour Bauman est dû à Joël Roman, rédacteur en chef de la revue de 1988 à 2000 et contributeur régulier. Celui-ci a ainsi impulsé un mouvement, qui sera poursuivi par Olivier Mongin, directeur de publication de 1988 à 2012 : en plus de signer une recension à chaque parution d'ouvrage de Bauman traduit en français, Roman puis Mongin tentent de mettre régulièrement les thèses de l'auteur en discussion avec les thématiques de la revue, et en 2005 paraît enfin un article commentant les réflexions de l'auteur sur l'éthique, qui s'étoffe en ouvrage quelques années plus tard (Chardel, 2005, 2013).

Ainsi la réception para-académique (car il s'agit bien plus de politiques éditoriales que de colloques ou d'articles spécialisés) de Bauman se réduit initialement à deux voies/voix : celle de Joël Roman et celle de Jacqueline Chambon. Pour clarifier et parfaire le panorama académique de cette réception, il est à noter en outre une discrète initiative que l'on peut associer au nom de Michel Maffesoli avec la publication du premier article de l'auteur en langue française, dans la revue *Sociétés*, dont Maffesoli est le fondateur et fut le directeur de publication. Fait significatif, cet article (Bauman, 1992*c*) est signé de « Zygmund » Bauman, dénotant la non-fixation de l'orthographe de ce prénom et ainsi les balbutiements des premiers moments de la réception française. Ce texte est le premier d'un numéro dédié à la « postmodernité » (et intitulé « postmodernité »), qui fait lui-même suite à la tenue du premier colloque francophone sur cette question : « Postmodernité et syncrétisme », organisé à la Sorbonne par le Centre d'études sur l'actuel et le quotidien et le Centre de recherche sur l'imaginaire en 1990.

Ces efforts n'ayant pas véritablement abouti, il apparaît qu'aucune de ces trois voix (Chambon, Roman et Maffesoli) n'a pu permettre une intégration véritablement académique de Bauman. Dans le champ médiatique au contraire, critiques, portraits et entretiens affluent, sur une période qui s'étale de 2007 à aujourd'hui. Ce décalage temporel, encore une fois, semble s'expliquer par la « constitution » de l'œuvre francophone de l'auteur, qui prend

forme après la publication en 2002 de *Modernité et Holocauste*, des premiers titres aux éditions Jacqueline Chambon à partir de 2003, et des articles de la revue *Esprit* de 2002 à 2005. La renommée du sociologue est alors affichée dans la presse comme une évidence, malgré l'absence de commentaires académiques, et ce, dès les premières parutions : Gilles Anquetil et François Armanet présentent ainsi l'auteur, dans le premier entretien « médiatique » français qu'il accorde au *Nouvel Observateur*, comme « l'un des maîtres de la pensée contemporaine » (Anquetil et Armanet, 2007). La plupart des commentateurs journalistiques reprennent cette appellation, avec souvent le but affiché de contribuer au dévoilement du « secret le mieux gardé » de la sociologie anglophone... La journaliste Catherine Portevin, assumant cette rivalité académie/média dans un « entretien avec le philosophe [sic] Zygmunt Bauman » pour *Télérama*, écrit ainsi : « Sa pensée est encore mal connue en France, où elle est souvent mal traduite, éditée par morceaux sans logique chronologique » (Portevin, 2008). Loin de ces logiques antagonistes, les magazines *Sciences humaines* et *Philosophie magazine* (sorte de relais journalistiques du champ académique) servent de vecteur médiatique important de la diffusion de la pensée de Bauman, par le biais de diverses recensions, entretiens et analyses rapportées (Bollon, 2010 et Vega, 2011).

Toutes ces parutions aboutissent alors au « classement » de Bauman parmi les « 25 penseurs qui comptent » à l'échelle mondiale, dans un dossier paru dans *Le Nouvel Observateur* du 6 mai 2013. Un mois plus tard, dans le deuxième numéro de la revue *Au Fait*, le sociologue dispose d'une vingtaine de pages d'entretien (Poulet, 2013), et six mois plus tôt, Daniel Mermet lui consacre deux heures d'entretiens (Mermet, 2013). Tout le champ médiatique est donc, à ce moment, prêt à accueillir la traduction d'un ouvrage de Z. Bauman, qui se fait attendre depuis 2010 : ce n'est qu'en 2014 qu'est publié le petit livre *Les riches font-ils le bonheur de tous ?* chez Armand Colin. Celui-ci bénéficie alors à sa sortie d'une couverture médiatique inédite : des comptes rendus substantiels dans *Libération* (Robert Maggiori, 18 juin 2014) et *l'Humanité* (Laurent Etre, 20 juin 2014), un article du traducteur dans *Mediapart* (Christophe Jaquet, 26 juillet 2014) ainsi que de multiples recensions. Nous reviendrons sur cet ouvrage, qui eut une tout autre réception dans le monde anglophone ; il suffit pour l'instant de situer ce moment comme le point d'orgue de la réception journalistique de Bauman en France.

Il faut enfin prêter attention à une dernière réception, politique, de l'œuvre de Bauman, bien qu'elle soit finalement sans grande conséquence, car il s'agit à chaque fois d'initiatives personnelles qui n'engagent aucune institution au sens large. Toujours est-il que plusieurs acteurs ont souhaité extraire un substrat politique de la pensée de Bauman, loin des cadres académique ou journalistique, afin d'alimenter le débat d'idées dans leurs propres « camps ». La première tendance qui se dessine nous ramène encore une fois à la figure de Joël Roman, qui, en plus d'être philosophe et éditeur, fut militant au Parti socialiste unifié (PSU), proche de la deuxième gauche et membre du conseil scientifique des fondations Terra Nova et Jean-Jaurès, toutes deux proches du Parti socialiste. S'il n'existe aucun document qui prouve une quelconque interaction entre ces fondations et la pensée du sociologue, les liens entre la gauche institutionnelle et l'œuvre du sociologue sont pourtant perceptibles au sein d'une autre fondation, la Fondation Gabriel-Péri, proche cette fois-ci du Parti communiste. Arnaud Spire publie ainsi, dans la revue de la fondation, un entretien de quatre pages précédé d'une présentation de la même longueur : cette percée, timide, mérite cependant d'être notée (Spire, 2007). La deuxième tendance, qui se situe plutôt à l'extrême gauche, est représentée en premier lieu par l'émission déjà évoquée de Daniel Mermet, considérée alors comme un refuge de la pensée radicale sur les ondes publiques. En second lieu, elle est réactivée la même année par la publication d'un recueil au titre explicite *Radicalité. 20 penseurs vraiment critiques*, dans lequel Cédric Biagini, à la fois coordinateur de l'ouvrage, rédacteur de l'article sur Bauman qui y figure et cofondateur des éditions engagées L'Échappée, inscrit la pensée de l'auteur parmi une pluralité de penseurs présentés comme subversifs. Ces deux contributions, bien qu'elles n'aient pas de répercussions politiques directes, constituent ainsi des pistes qu'il faut garder en tête lorsque l'on veut cartographier la pensée du sociologue dans le débat d'idées en France. Enfin, une dernière tendance se dégage de cette réappropriation politique de la pensée de Bauman en France, mentionnée ici bien qu'elle soit anecdotique, mais en quelque sorte révélatrice du flou qui entoure la pensée de l'auteur. Il s'agit d'un « document de travail » (Halais, 2007) rédigé pour le compte de la Fondation pour l'innovation politique, plus connue sous le nom de Fondapol, qui se présente elle-même comme un « think tank libéral, progressiste et européen », et financée à sa création par l'Union pour

un mouvement populaire (UMP). Ces appropriations politiques, bien que très modestes, sont mentionnées ici pour compléter la présentation de la réception française de Bauman, qui diffère largement de ce que devient, dans le reste du monde, l'œuvre « liquide » du sociologue anglo-polonais.

## **Modernité liquide et réception « intellectuelle »**

Ce rapide tour d'horizon comparatif nous mène au constat suivant : d'une part, le monde anglophone (en réalité surtout le Royaume-Uni), l'Allemagne et la Pologne représentent le cœur de la réception européenne de l'œuvre de Bauman. Ces espaces nationaux ont pu créer les conditions intellectuelles nécessaires pour une réception continue de celle-ci, de la critique du projet moderne aux dernières formulations liquides. D'autre part, l'Italie, l'Espagne et la France, par manque d'accroches conjoncturelles marquantes, n'ont proposé qu'une réception partielle de l'auteur, à l'image du cas français, ciblée essentiellement sur la période liquide. Mais en Espagne et en Italie, à la différence de la France, de nombreuses traductions d'ouvrages, d'entretiens, de conférences, de prises de positions médiatiques et de collaborations de long terme avec des journaux ont été élaborées. Bauman fut ainsi chroniqueur régulier du *Corriere della Serra*, conférencier régulier en Espagne, et a enseigné dans les facultés de sociologie de ces deux pays.

Il faut à présent expliciter la période « liquide » de l'auteur, qui peut en fait se séparer en deux : une première phase, de 1998 à 2008, qui représente la théorisation de cette métaphore liquide pour décrire l'état actuel des sociétés globalisées ; et une seconde, qui va de 2009 à 2017, au cours de laquelle à la fois l'écriture et le propos défendu se font plus légers. Ce premier temps de fondation théorique émerge ainsi avec la parution de *Work, Consumerism and the New Poor* (Bauman, 1998a), qui contient la première occurrence du concept de liquidité, d'ailleurs plus accolé dans cet ouvrage au terme de société qu'à celui de modernité. Bauman y théorise, au-delà d'une forme postmoderne d'organisation sociale, le rôle central de la domination idéologique du néolibéralisme, afin de définir ce qu'il nomme le phénomène de « liquéfaction » de la société contemporaine. Cette période peut ainsi être caractérisée, à travers un ensemble d'ouvrages (Bauman, 1999, 2000, 2001b, 2002a), comme la phase de formulation à la fois de cette modernité

liquide et des répercussions sociales, politiques et globales qui en découlent. Se forment alors dans ces ouvrages les notions d'exclus de long terme, de superflus ou d'*underclass*, à l'échelle locale ou transnationale (2004a), ainsi que des réflexions sur l'insécurité existentielle des individus (2006b).

Ces changements théoriques s'accompagnent également de mutations profondes dans la forme des essais de l'auteur. Comparativement aux écrits des décennies 1972-1982 et 1987-1997, les ouvrages des années 2000 inaugurent un style léger et littéraire, une plume parfois ironique et bien souvent métaphorique. Cette écriture contraste fortement avec l'académisme d'autres études sociologiques et le souci de rigueur qui les caractérise, ce que Bauman assume pleinement en répétant régulièrement que ses motivations à écrire ne résident plus dans la reconnaissance de ses pairs, mais bien dans le fait d'entamer une authentique « conversation avec le savoir commun ». En changeant de « cible » (de la communauté scientifique au grand public), le sociologue renoue d'une certaine manière avec ses premiers écrits, dont le but était justement de proposer une sociologie « émancipatrice ». Cette sorte de sociologie directe prend ainsi son ampleur dans des essais courts qui privilégient des références à des journaux, magazines ou émissions plutôt que des citations d'articles ou d'ouvrages scientifiques. Bauman le concède, sa sociologie liquide n'a pas de « vocation scientifique », dans la mesure où elle s'exclut elle-même de toute communauté scientifique pour se réfugier dans un récit monologique que l'on pourrait qualifier de *storytelling* sociologique. D'ailleurs, Bauman ne cache pas son mépris des segmentations disciplinaires, des écoles de pensée et des affiliations théoriques uniques : il revendique bien au contraire un éclectisme de pensée, une transdisciplinarité à outrance, et un horizon conceptuel sans limite.

À cet égard, la date de 1991 marque un véritable tournant : comme aime à l'exprimer Bauman, sa retraite académique lui permet de se libérer définitivement de ces contraintes et d'assumer ses positions hétérodoxes. La décennie 1990 servira donc à l'auteur de phase transitoire pour tester à la fois, selon sa conception de la sociologie, les notions les plus pertinentes, les formes les plus adaptées et l'écriture la plus adéquate. À l'orée des années 2000, on peut donc dire que son travail se stabilise autour du concept de modernité liquide, d'un style imagé et d'un format d'essais brefs. Une dernière inflexion est néanmoins visible à partir de 2009 : à partir de cette date, le sociologue ne publie quasiment que des livres d'interventions,

en adéquation parfois avec les débats sociétaux et les catégories médiatiques du moment. Le propos est ainsi rendu encore plus fluide et adapté au lecteur ordinaire, à ce profane de la sociologie que vise désormais l'auteur. Après avoir égrené la métaphore liquide (Bauman, 2003a, 2005a, 2006a, 2006b), s'ouvre donc une nouvelle période avec la publication du premier ouvrage d'entretien signé de son nom, qui revient très largement sur la crise financière et ses effets (2009a). L'année suivante, l'auteur publie un recueil de lettres (2010), initialement publiées en tant que billets dans le journal italien *La Repubblica delle Donne*, de 2008 à 2009. Si 2011 voit la publication de deux ouvrages « classiques » (2011a, 2011b), l'ouvrage *This Is not a Diary* (2012a) renoue avec une écriture hétérodoxe, sous la forme d'un journal où chaque contribution est une réaction à l'actualité.

S'ouvre alors une période constituée presque exclusivement de conversations avec des auteurs, sociologues et journalistes, dont le champ de spécialité indique souvent l'angle de réflexion choisi pour l'ouvrage (Bauman, 2013a et b, 2014 a et b, 2015a, b, c et s, 2016 a, b et c). Bien que thématiques, ces ouvrages reviennent en fait chacun sur de nombreux pans des sociétés liquides, abordant pêle-mêle la dimension culturelle du consumérisme, l'impact de la surveillance de masse, le fossé des inégalités sociales, le droit des minorités, le monde du travail, l'immigration de masse, la condition urbaine... Pouvant ainsi être lus séparément, ils fournissent chacun au lecteur ordinaire contemporain un peu de savoir sociologique requis pour appréhender le monde de façon critique, à la manière d'un petit manuel d'autodéfense intellectuelle. La volonté de vulgarisation étant centrale chez Bauman, il semble que le sous-titre « Initiation à la pensée critique » pour chacun des ouvrages de cette dernière période ne serait pas pour lui déplaire. Mais au-delà de cette diversité de sujets traités, c'est bien l'incompatibilité entre le néolibéralisme « liquide » et l'idéal démocratique qui reste le cœur théorique de sa pensée. Quelques chiffres permettent de se rendre compte de l'ampleur de ces changements formels dans l'œuvre de Bauman : entre 1972 et 1997, en vingt-six ans de période préliquide, l'auteur publie 18 ouvrages; 18 ouvrages également entre 1998 et 2008, en seulement onze ans de première période liquide; enfin, après une courte période de transition (de 2009 à 2011), l'auteur publie 16 ouvrages... en l'espace de cinq ans (2012-2017). Bauman a donc constitué, en tout, une bibliographie de 56 ouvrages en anglais (sans compter ses ouvrages en polonais!) et la moyenne de sa dernière période était



de 3 livres par an : on peut ainsi se demander si, au-delà d'une volonté de sociologie directe et de vulgarisation du savoir, il n'y a pas également une visée « marketing » derrière cette profusion.

C'est en tout cas ce qu'avancent explicitement deux chercheurs britanniques, en montrant que la stratégie éditoriale de l'auteur s'est accélérée au détriment non seulement de toute rigueur mais bien de toute honnêteté intellectuelle. Dans un article fouillé, cinglant et accusateur, Peter W. Walsh et David Lehmann (2015), respectivement doctorant et professeur émérite au département de sociologie de l'université de Cambridge, analysent en détail les problèmes de réutilisation de passages entiers inchangés, d'un livre à l'autre, sans aucune référence ni mention. On comprend que la logique de « diffusion » et de « conversation » de l'auteur, telle qu'explicitée ci-dessus, le pousse à disséminer les mêmes éléments de langage frappants et imagés, voire des paragraphes entiers, sans expliciter leur usage préalable pour éviter d'alourdir le propos. Ces méthodes choquent la communauté scientifique : l'article en question reproduit en annexe des tableaux très complets d'analyse comparée d'ouvrages, mettant en lumière les problèmes d'autoplagiat présents dans l'œuvre de Bauman. La conclusion paraît sans appel : l'étude révèle que, très largement, à partir de la période « liquide » de l'auteur, les ouvrages publiés comptent plus de 90 000 mots d'extraits de texte déjà publiés auparavant (dans des ouvrages ou articles de presse antérieurs).

Ainsi, il est clair que l'œuvre de l'auteur tombe parfois, sous couvert de vulgarisation, dans le travers d'un propos déclinable à l'infini, dans une perspective de publication à outrance. De plus, les auteurs de l'article pointent un autre phénomène, qui touche plus particulièrement l'ouvrage *Does the Richness of the Few Benefit Us All?* (Bauman, 2013c) : cet ouvrage, qui compte 96 pages dans sa version anglaise, affiche clairement son ambition de viser le « grand public » en se donnant pour mission de déconstruire quatre préjugés diffus de nos sociétés capitalistes, relatifs à la « théorie du ruissellement ». Cet ouvrage, populaire diront certains, démagogique diront d'autres, vise manifestement à défaire ces « préconceptions de la doxa » avec un raisonnement et des termes simples. Walsh et Lehmann montrent alors que cette volonté de simplification s'accompagne, dans les faits, d'imprécisions, d'erreurs et de fautes méthodologiques qu'ils jugent graves. Au total, ce sont six faits de plagiat (des extraits de 4 articles de journaux et de 2 articles Wikipédia, avec les erreurs de citations originales),

4 autoplagiat, 10 erreurs de citation et 17 statistiques citées sans mention d'aucune source, que relèvent les auteurs pour ce seul ouvrage – un quart du livre serait ainsi plagié, *verbatim*.

L'écart entre cette réception scientifique hostile et la réception médiatique francophone de ce même ouvrage représente pour ainsi dire le symbole du transfert définitif de l'œuvre du sociologue, de la science au récit. Les récents hommages français qui ont suivi la disparition de Bauman abondent également dans ce sens : dès le lendemain de sa mort, le 10 janvier 2017, Robert Maggiori rend hommage à celui qui « a profondément marqué la sociologie du xx<sup>e</sup> siècle » dans *Libération*, alors que Roger-Pol Droit salue le « penseur de la société liquide » dans *Le Monde* du 13 janvier. Pourtant, outre ces deux plumes de la presse française, il y eut peu de réactions dans le monde intellectuel hexagonal : l'AFP produit le 9 janvier une dépêche approximative (parlant de « société fluide »), reprise par plusieurs sites Internet, et les revues *Esprit*, *Sciences humaines*, *Philosophiemagazine*, *Télérama* et *L'Obs* se contentent de publier une courte note nécrologique, sur leur site respectif. Seules les radios publiques France Culture (émission *La Grande Table* du 13 janvier, 30 minutes) et France Inter (émission *Grand bien vous fasse!* du 24 janvier, 1 heure) organisent des contenus originaux, revenant sur le parcours intellectuel de Bauman.

Ainsi, au-delà des polémiques, nous avons ici tenté de resituer l'œuvre du sociologue anglo-polonais dans le temps long, afin justement de mettre en perspective son récent travail et de donner corps à son œuvre. Désormais, il faudra juger sur pièces, tout en reconnaissant l'aura générée par son œuvre, que dénote bien le dernier ouvrage (posthume) de l'écrivain Umberto Eco, lequel se fonde précisément sur la métaphore de notre sociologue (Eco, 2016)<sup>7</sup>. Zygmunt Bauman, penseur hétérodoxe s'il en est, aux mille visages et surtout aux mille usages, nous réserve-t-il encore des surprises à travers les futures interprétations de son œuvre ?

**7.** Dans cet ouvrage sous-titré « Chroniques d'une société liquide », Umberto Eco dédie à Bauman son chapitre introductif en insistant sur la pertinence des moyens analytiques déployés dans sa période liquide.